

LOUISE MICHEL

Michel (Louise), institutrice française, née en 1835. Elle était institutrice aux Batignolles lorsque, à la fin de l'Empire, elle s'occupa de politique et des questions sociales mises à l'ordre du jour par l'Internationale. Douée d'une imagination vive, Louise Michel fut vivement affectée par les événements du siège de Paris et commença alors à montrer une grande exaltation. Lors du mouvement du 18 mars, elle prit un costume de garde nationale, et, armée d'une carabine, elle se dirigea vers le lieu où la lutte venait de s'engager. Après la rupture entre la Commune de Paris et l'Assemblée, Louise Michel organisa le Comité Central de l'Union des Femmes, présida le Club de la Révolution tenu à l'église Saint-Bernard, et prononça des discours ardents dans divers autres clubs. En même temps, elle envoyait des articles au *Cri du Peuple*, se rendait au fort d'Issy et était blessée en prenant part à la défense. Rentrée à Paris, elle déploya jusqu'à la fin de la lutte la plus grande énergie ; elle fut arrêtée quelque temps après l'entrée des troupes de Versailles à Paris.

Traduite le 16 décembre 1871, devant le 6^e conseil de guerre, Louise Michel déclara qu'elle ne voulait pas se défendre, qu'elle appartenait tout entière à la Révolution sociale et qu'elle avait participé à l'incendie de Paris.

"Je voulais, dit-elle, opposer une barrière de flammes aux envahisseurs de Versailles" ; et elle ajouta : "Un jour j'ai proposé à Ferré d'envahir l'Assemblée. Je voulais deux victimes : M. Thiers et moi, car j'avais fait le sacrifice de ma vie ; j'étais décidée à frapper."

En terminant, elle demanda la mort, et, s'adressant au conseil :

"Si vous n'êtes pas des lâches, s'écria-t-elle, mettez-moi à mort."

Condamnée à la déportation dans une enceinte fortifiée, Louise Michel fut dirigée sur la Nouvelle-Calédonie.

On a d'elle un recueil de contes, légendes et historiettes à l'usage des enfants, le *Livre du jour de l'an* (1872), publié au profit de sa mère, et qui, dans son genre, n'est pas sans mérite.

Depuis l'amnistie, Louise Michel s'est remise à pérorer dans les réunions publiques. Elle a été condamnée à six ans de prison à la suite des événements de l'Esplanade des Invalides, et a profité de son séjour à Saint-Lazare pour écrire ses *Mémoires*.

Elle a été remise récemment en liberté.



LOUISE MICHEL A LA TRIBUNE

UNE JOURNÉE D'AVENTURES

Pour une journée d'aventures, ce fut une journée d'aventures. Les événements que je vais raconter paraîtraient incroyables, si je ne les avais vus de mes propres yeux, ou plutôt s'ils ne m'étaient arrivés à moi-même.

J'étais en vacance, à la campagne. Un matin, c'était un samedi, je me levai tout morose, d'une tristesse accablante, avec un véritable *spleen* anglais enfin. Aussi, le ciel était sombre, les nuages rasaient le sommet des montagnes, l'atmosphère pesait sur les épaules.

Pour m'égayer un peu, je fis une promenade à cheval, car j'aime l'équitation à la folie, mais l'équitation à ma manière, dans un vaste champ parsemé de haies, de fossés, d'obstacles de tout genre. Comme j'étais en quête

d'émotions, je lançai mon cheval à toute vitesse et je voulus lui faire franchir une haie trop élevée. Le cheval, un superbe cheval de sang, obéit, mais bast ! il tomba dans un fossé et se cassa la colonne vertébrale. Il était mort, et moi je n'en valais guère mieux.

Je ne vous décrirai pas la scène qui suivit la perte de ce magnifique cheval, ce sont là des scènes de famille que l'on doit tenir secrètes. Toutefois, la journée commençait mal.

Je voulus prendre ma revanche, et, comme je suis un grand chasseur devant Dieu, je décrochai un long fusil, mais un fusil qui avait son histoire, un fusil qui avait tué dix Anglais du haut du clocher de Saint-Eustache, en 1837, du moins c'est ce que m'a dit mon grand-père. Comme je n'étais pas d'humeur, je mis dans le fusil, déjà bien vieux et bien rouillé, une double charge, et me voilà en campagne.

D'abord, pas de gibiers. Rien, rien. Tout à coup, un vollier de moineaux se présente à moi. J'épaule et je presse la détente. L'effet fut terrible.

Le salpêtre enflammé me grilla les cheveux, les éclats du canon me labourèrent la figure, et je tombai comme une masse. Pendant que je me roulais dans des souffrances atroces, les échos de la terrible détonation se répercutaient au loin de montagne en montagne, de colline en colline, de vallon en vallon, comme le roulement du tonnerre ; les moineaux en déroute s'enfuyaient à tire-d'ailes ; les corbeaux, perchés sur les grands pins, poussaient des croassements sinistres, et les chiens, pris tout à coup d'une ardeur belliqueuse à l'odeur de la poudre, sortaient des maisons en aboyant. Je ne sais pas trop même si le soleil ne s'est pas arrêté quelques instants dans sa course.

Je me levai plus mort que vif, j'amassai les débris de mon fusil et je me rendis à la maison paternelle. Là, nouvelle scène, mais cette fois de la part de mon grand-père.

Evidemment, la journée commençait mal. Que faire ? Une idée subite me traversa l'esprit. J'aimais la pêche, j'aimais voir le poisson se débattre au bout de ma ligne, car la pêche a des émotions agréables, des émotions qui chassent les idées noires et font naître de souriantes pensées.

En peu de temps, je fus au bord d'une rivière très poissonneuse. N'ayant pas d'embarcation, je montai sur un vieux radeau amarré à la rive. En voulant tirer ma ligne, j'imprimai une légère secousse à mon radeau, qui se disloqua sous mes pieds, et je tombai à l'eau. La rivière était profonde à cet endroit, le courant fort rapide, et par malheur je ne savais pas nager. Je faillis me noyer.

Je ne suis pas plus sceptique ni plus superstitieux que le commun des mortels, mais cette fois j'étais à bout et je courus m'enfermer dans ma

chambre. Je n'osais pas manger de peur de m'étouffer ; je n'osais allumer un cigare craignant de mettre le feu à la maison.

Vers le soir, cependant, je pensai à sortir ; c'était un samedi et Fanny m'attendait. Cette bonne Fanny, que dirait-elle si je ne lui rendais pas ma visite accoutumée, elle qui m'avait donné une mèche de ses cheveux. Elle avait hésité longtemps, il est vrai, avant d'entamer sa belle chevelure blonde, mais j'avais tant insisté... et puis, elle m'aimait tant. J'avais pourtant promis de ne pas sortir le reste de la journée, mais enfin je prendrais mes précautions, j'irais à pied, et... et... et à huit heures, revêtu de mon plus bel habit, la cigarette à la bouche, je me dirigeais gaiement vers la résidence de Fanny. Il y avait du monde, beaucoup de monde, et la soirée commença si agréablement que j'oubliai mes aventures de la journée. Fanny était vraiment belle ce soir-là, pourtant quelque chose me frappa. Ses cheveux étaient un peu plus blonds